RZECZPOSPOLITA POLSKA

LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

20 c.

Paraissant deux fois par mois en français et deux fois en polonais

Rédaction et Administration :
216, Bd Raspail, Paris (14e) - Tél. : Fleurus 14-95

2e Année. — N° 18. — 1er Février 1918.

Abonnements :
Un An : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

SOMMAIRE

Le Prince Lubomirski et l'opinion polonaise

Il n'est pas douteux que les paroles du prince Lubomirski à Guillaume ont produit une fâcheuse impression dans les milieux français. On a attribué un sens politique à des formules qui ne sont rien que du protocole, et on a accusé le prince Lubomirski de témoigner au nom de la Pologne, des sympathies qui n'ont jamais existé, et qui sont démenties par des faits. L'Agence Wolff a été prompte à claironner par le monde une nouvelle soi-disant favorable à l'Allemagne, et de nature à tromper l'opinion mondiale sur les sentiments polonais à l'égard de l'Entente.

Il ne pouvait en être autrement; il s'agit de dissimuler la politique du gouvernement de Berlin, qui à l'heure où il promet l'élargissement de Pilsudski condamne les Polonais qui ont pris part à la fête du centenaire de Kosciuszko.

L'Autriche elle-même, en acceptant les revendications allemandes sur le bassin houiller polonais, gage de la royauté promise à Charles Ier, prouve qu'elle n'abandonne pas sa politique d'exploitation économique en Galicie.

Il faudrait que les Polonais fussent bornés pour accepter les offres, les bonnes paroles et les concessions de détail qu'on leur octroie, alors que la question de l'indépendance n'y entre pas en ligne de compte.

Que dire des « sympathies allemandes » qu'on leur a attribuées immédiatement après le discours du prince Lubomirski !

Comme on est prompt en France, à faire fond sur un « battage » de presse !

Qui pourrait être assez fou pour lécher cette botte allemande qui écrase la terre polonaise, pour tendre la main aux oppresseurs détestés qui ont voulu détruire jusqu'au nom de la Pologne, et qui rêvent de partager une quatrième fois le patrimoine national !

Il n'est pas un Polonais qui, dans le fond de son âme puisse associer le bonheur et la prospérité de sa patrie avec ceux d'un peuple pour lequel l'honneur et l'idéal n'ont jamais été que la force brutale, l'injustice et le mépris de toute noblesse.

Dr W. Bronislawski.

ALLEMANDS ET POLONAIS

L'Allemagne n'admettra jamais que les étrangers s'immiscent dans ses affaires intérieures :

Bâle, 21 janvier.

Nous ne nous laisserons jamais dicter ce que nous avons à faire. L'idée de créer pour la Prusse orientale dans la province de Posen une sorte d'autonomie ne peut même pas se discuter. Le gouvernement a déclaré qu'il était disposé à être plus conciliant à l'égard de la Pologne, à la condition que les polonais renoncent à toute idée de se séparer de la Prusse directement ou en recherchant l'autonomie. L'Etat prussien forme un seul bloc et est complètement terre allemande; voilà le principe qui doit inspirer la politique polonaise à l'avenir.

(Paroles prononcées par M. Drows, Ministre de l'Intérieur, au cours de la discussion du budget à la Chambre des Députés de Prusse.)

LA POLOGNE avant les partages

Carte dressée par M. Flinikowski.

Déclaration du Comte Hertling :

Ce n'est pas l'Entente, qui n'eut jamais pour la Pologne que des paroles creuses et avant la guerre n'intervint jamais en sa faveur auprès de la Russie, mais c'est l'empire allemand avec l'Autriche-Hongrie qui ont libéré la Pologne du régime tsariste qui opprimait son caractère national. Qu'on veuille donc aussi laisser à l'Allemagne, à l'Autriche-Hongrie et à la Pologne le soin de se mettre d'accord sur la forme future de ce pays comme le prouvent les négociations et les communications de l'année dernière. Nous sommes entièrement sur la voie pour y arriver.

Revendications pangermanistes pour une « paix économique » :

La Chambre de commerce d'Oppeln, en Silésie, a émis un vœu en faveur de l'annexion de tout le bassin houiller de Pologne, soit des districts de Czenstochowa, Wielun, Bendzin et Olkusz. Au total, ce qu'exigent les généraux et la ligue de la patrie allemande, c'est l'appropriation pure et simple d'un territoire qui s'étend jusqu'aux portes de Varsovie et qui renferme deux millions de Polonais et 200.000 Lithuaniens, sans compter, naturellement, la Courlande et la Lithuanie.

(*Journal de Genève*, 19 janvier.)

Une réponse polonaise :

L'autre jour à Berlin un de ces hommes d'Etat au petit pied a déterré la « licence effrénée » des Polonais du temps de la République. Nous nous inclinons devant cette accusation. Eh oui, chez nous c'était la licence, ce qui veut dire l'exagération de la liberté. Et chez vous autres? Chez vous, c'était aussi l'exagération, mais en sens inverse, l'exagération du pouvoir, le despotisme. Chez nous, l'abus des libertés, chez vous les chaînes trop lourdes. Nous ne savions pas nous, garder la mesure dans le respect des individus. Vous la dépassiez, vous, en courbant humblement le dos sous le poing et en ayant pour le bâton une vénération d'esclaves. Il n'y a pas de quoi prendre aujourd'hui de si grands airs.

(D'un journal cracovien du 18 décembre dernier).

Ce qui s'imprime à Varsovie

Lettre ouverte d'un patriote polonais à Guillaume II. Cette lettre qui circule à Varsovie a été publiée par la Gazette du Rhin et de Westphalie.

« Grâces te soient rendues, à toi, dont l'armée nous a enseigné la pauvreté évangélique, *en dépouillant nos maisons de nos tableaux, de nos tapis, de nos pianos, de nos meubles, de nos porcelaines, de nos souvenirs de famille.*

« Grâces te soient rendues pour avoir si bien rempli d'illusions les brebis polonaises, qu'elles chantent des hymnes en polonais sous ta schlague prussienne, et pour avoir entraîné au combat notre ardente jeunesse qui a cru au mensonge infâme d'après lequel elle combattait pour la Pologne, alors qu'elle était enrôlée sous ton drapeau.

« Mais voici encore un motif nouveau de reconnaissance : ta schlague a réveillé les instincts de la population. Sa haine est si profonde qu'elle te préférerait maintenant Satan. Qui d'ailleurs pourrait t'aimer? *Même tes alliés hongrois et bavarois te haïssent : le chevalier teutonique est plus effroyable que le diable lui-même...*

« Grâces enfin te soient rendues pour avoir créé, le 5 novembre 1916, un royaume de Pologne, *qui ne comprend ni la Posnanie, ni la Poméranie, ni la Lithuanie, ni la Galicie.* »

La République Polonaise *n'est inféodée à aucun parti politique polonais.*

*Son programme est aussi net que simple : Lutte pour l'*Indépendance de toute la Pologne.

La Pologne Economique

La Vie agricole

La Pologne, pays sans frontières naturelles, notion accréditée par les historiens pour expliquer les partages, a non seulement contribué à édifier sur l'injustice nos conceptions de la politique européenne du XVIIIe siècle, mais encore à fausser la représentation géographique du pays polonais.

On se l'imagine généralement comme une vaste plaine prolongeant la plaine russe jusqu'aux lagunes de la Baltique, sans aucun accident, sans aucune des caractéristiques d'aspect et de végétation analogues à celles qui délimitent les diverses régions russes.

Ce qui est vrai, c'est que la Pologne a une physionomie bien à elle, différant à la fois de l'Europe Centrale et de l'Europe orientale ; pays de transition sans doute, mais non immensité plate. On ne saurait perdre de vue que le versant oriental des Karpathes lui appartient, formant une délimitation nette ; et qu'au Nord, sur les deux versants du Pripet, les forêts Lithuaniennes qui couvraient autrefois une très grande partie du pays, l'isolent de la Russie.

Le caractère désertique se présente dans les régions qui s'étendent depuis la frontière prussienne jusqu'à Grodno et Minsk, où les marécages couvrent plus de 80.000 km. et dans les steppes de l'Ukraine, analogues aux pampas, où l'herbe pousse, haute et touffue. Mais la terre polonaise n'est ni inculte, ni sauvage. Dans les provinces ruthènes et en Petite Pologne le sol, très fertile, renferme du lœss, et tout le pays qui s'étend de la rive droite du San jusqu'au bord du Dniepr est un admirable terrain de culture.

Ce qui explique la Pologne, au point de vue industriel et au point de vue commercial, *ce qui constitue le trait dominant de sa physionomie, c'est la richesse de son sol, c'est le développement de son agriculture.*

La proportion des terres arables dépasse de beaucoup celle de l'Allemagne : tandis que pour la Prusse elle est de 50 o/o, en Posnanie elle atteint 63,7 o/o (statistique de 1913). Le tableau suivant des terres affectées aux diverses cultures prouve que la Pologne peut soutenir la comparaison avec les contrées agricoles les plus fertiles de l'Europe :

PAYS	°/o de la superficie des terres labourables en 1912					
	Seigle	Froment	Avoine	Orge	Pommes de terre	Total des cultures
Royaume de Pologne	30,5	7,3	16,5	7,3	15,5	77,1
Lithuanie et Ruthénie Bl.	33,3	1,7	15,0	7,1	8,6	65,7
Ruthénie S. O.	18,5	15,7	13,3	7,5	3,6	58,6
Galicie.	18,4	15,1	18,2	8,3	13,3	73,3
Silésie de Cieszyn	17,6	5,6	25,9	5,6	18,5	73,2
Posnanie.	40,3	4,5	9,3	7,1	17,1	78,3
Prusse occidentale. . . .	30,4	5,2	12,4	6,1	14,8	68,9

De même pour la répartition des habitants suivant les professions :

	Agriculture et similaires	Industrie et mines	Cmmerce, voies de communication	Service privé, domestiques journal	Offices publics et prof. libérales	Autres
	%	%	%	%	%	%
Royaume de Pologne (1897)	56,6	15,4	8,4	10.2	2,5	6,9
Lithuan., Ruthénie Bl. (1897)	73,4	9,0	6,7	4,3	2,1	4,5
Ruthénie S. O. (1897) . .	73,3	8,5	7,3	5,1	2,1	3,7
Galicie (1900)	76,6	8,8	5,4	3,3	2,3	3,6
Posnanie (1907).	54,1	23,4	8,7	1,2	5,1	7,5
Prusse occidentale (1907)	49,9	24,1	9,2	1,8	6,0	9
Régence d'Olsztyn (1907)	60,5	17,6	6,2	1,1	6,5	8,1
Haute Silésie (1907) . . .	28,9	47,7	8,8	1,1	3,9	9,6

Les pourcentages les plus élevés et dépassant les autres de beaucoup, sont ceux des professions rurales; d'où l'on conclut qu'à l'exception de la Haute Silésie, la majeure partie des Polonais tirent leurs moyens d'existence de l'agriculture.

A la vieille de la guerre, l'agriculture tendait à diminuer au profit de l'industrie. Mais il est impossible de prévoir l'avenir, étant donné les bouleversements du sol, par suite des retranchements immenses, par l'effet des obus de gros calibre dont le passage a balayé la couche fertile, l'a ensevelie sous des sables et les graviers, si bien que les meilleures terres de Radom et de Lublin sont condamnées pour longtemps à la stérilité.

La politique de chacun des états copartageants a créé des conditions différentes dans chacune des trois parties de la Pologne. L'essor agricole a été prodigieux en Posnanie où pendant la période qui s'étend de 1885-94 à 1913 les récoltes de seigle et de froment ont augmenté de deux fois et demie, dépassant de 5 et 6 o/o celles de la France. L'Autriche a également favorisé les grandes exploitations pour la culture des céréales. Les droits de douane et les tarifs différentiels russes favorisaient au contraire la concurrence aux dépens des produits polonais. Les transports rapides et peu coûteux du côté allemand, la pénurie des voies de communication du côté russe ont favorisé les importateurs au profit de l'Allemagne, et il n'est pas jusqu'aux prix normaux des denrées qui ne soient basés sur la bourse de Berlin.

Mais le facteur déterminant de la prospérité agricole de la Pologne est certainement la répartition agraire. Toute la vie de la future Pologne, comme celle de la Russie nouvelle, dépend de la répartition des terres et des questions afférentes. L'indépendance politique de la Pologne amènera un bouleversement des régimes actuels qui ont entravé son développement, et contre lesquels elle n'a cessé de lutter pied à pied.

Sait-on, par exemple que le paysan de la Pologne Prussienne a le droit de cultiver son champ, mais ne peut bâtir, même la plus petite cabane, sans demander une autorisation *toujours refusée*, au gouvernement prussien ? il est condamné à vivre, avec sa famille, dans une roulotte, à la lisière de la terre qu'il passe sa vie à travailler... En Galicie et en Pologne dite « russe », les servitudes (1) comprenant les droits de vaine pature et les droits de coupe accordés sur les terres et dans les forêts des grands propriétaires, n'ont pas été réglées, pour entretenir les raisons de discordes entre polonais et favoriser aussi les visées de la politique gouvernementale.

Elles entravaient la culture rationnelle des grandes propriétés, et avant la guerre il ne restait pas moins de 91.165 paysans qui n'avaient pu consentir à un arrangement à l'amiable, que la loi du reste ne facilitait en aucune façon.

A ces servitudes, se joint l'entremêlement des parcelles de terre qui atteint en Galicie une proportion inouie, ce qui a fait comparer ce pays à un échiquier. Une propriété est divisée en 20 ou 30 parcelles, et non seulement la répartition existante est des plus anormales, mais près de la moitié des exploitations paysannes sont de type *nain*, c'est-à-dire inférieures à 2 ha ; et plus de 84 % de ces exploitations occupant 53 % de la surface totale des petites propriétés, sont trop réduites pour subvenir aux besoins d'une famille.

A un moindre degré le Royaume de Pologne proprement dit et les provinces de Lithuanie et de Ruthénie souffrent de cet état de choses.

Il faut compter aussi avec les difficultés d'achat de la terre, dont le prix, variant d'une partie à l'autre de la Pologne, est en Posnanie le double de ce qu'il est dans le Royaume, et en Galicie.

Il a presque doublé dans l'intervalle de douze ans : un ha qui coûtait 388 francs en 1900 valait en 1912 : 757 francs.

Malgré ces conditions défavorables, l'amour de la terre est si fort chez le paysan polonais qu'il a réussi à acheter plus de terres que les Allemands n'en ont accaparé.

La Banque des Paysans fondée en 1890 a consenti des prêts hypothécaires et des crédits à long terme qui ont permis d'acheter pendant la seule année 1912 : 36.380 hectares.

Depuis sa fondation, la section de Varsovie a effectué pour 95.585.678 francs de prêts.

En outre, existent des coopératives de morcellement qui s'occupent de la vente des grands domaines, viennent en aide aux paysans, en cas d'endettement de la terre, ou procèdent à la vente et à l'achat des produits agricoles et des instruments aratoires.

Le mouvement d'association qui se dessina bien avant que les gouvernements n'aient autorisé la fondation des sociétés, s'est développé avec une rapidité et un

(1) En Russie, ces servitudes étaient supprimées depuis longtemps.

LA RENCONTRE

Par L. Reymont.

L'automne tissait, tissait l'hiver. Des brumes rares, glacées, s'épandaient au ras du sol, comme des paquets de filasse jaune, et formaient une chaîne lâche que hachaient sans trêve les navettes obliques de la pluie.

Point de couleurs dans l'univers, qu'enveloppait le turban gris des brumes. Point de bruit, hors le croassement des corneilles effarées, et la rumeur lourde et confuse des bois. C'était le pâle, le maussade automne, plein d'un calme de mort et de décomposition. Sous les arbres, les feuilles pourrissaient comme les dernières nippes de l'été défunt, et les flaques, au long des routes, avaient les miroitements troubles des yeux noyés de larmes.

Couvert, du haut en bas, d'une sorte de treillage que formaient les tiges noires et desséchées de la vigne-vierge, le château se dressait, hautain, et semblait frémir d'un bourdonnement de vie que sa paix ordinaire ne connaissait point.

A l'entrée, finement sablée, stationnaient de nombreuses voitures. Les chevaux, crottés, mornes, tendaient patiemment l'échine à la pluie. Les gens marchaient comme sur la pointe des pieds, parlaient à mi-voix, avec un air presque effrayé. Sur le perron, à chaque instant, quelqu'un sortait regarder la route qui courait autour du parc; puis, n'ayant rien vu dans le lointain embrumé, rentrait se remettre à l'abri.

Dans une vaste chambre, une trentaine de personnes, en groupes, causaient. Sous une fenêtre, quelques jeunes prêtres s'entretenaient avec un recueillement sévère. Cinq ou six jeunes gens, propriétaires campagnards, parlaient au milieu de la pièce, avec animation, et de choses qui devaient les intéresser, car à chaque instant, ils éclataient d'un rire discret qu'ils étouffaient, la main sur la bouche.

— Tenez-vous, les amis ! Le Doyen nous regarde, le voilà, — murmura soudain l'un d'eux.

Le doyen, court et gros ecclésiastique, s'avança. Ils le saluèrent avec respect.

— Qu'attendons-nous là, Monsieur le Doyen ?

— La sœur de la défunte.

— Terrible catastrophe !... Une si jeune femme, et en pleine santé !

— Eh oui ! elle a pris par mégarde de l'acide... de l'acide salicylique, je crois, au lieu d'une potion pour la toux.

— Elle a pris une potion contre la vie, — murmura un grand brun pâle, à l'écart.

— On attend aussi M. Antony. Voilà deux fois que M. Kuronski lui télégraphie, — continua le prêtre d'un air bonhomme.

— Lui ? Mais c'est scandaleux ! Tout le monde sait bien...

Le Doyen coupa le propos d'un regard sévère, haussa les épaules, et se retira.

— Vous avez entendu ? Cette bonne âme de mari qui invite l'amant !...

— Plus bas, les femmes entendront, et vous mettrez les médisances en train, — dit froidement le brun.

— Il n'y a pas de médisance là-dedans. Tout le monde sait bien ce qui s'est passé.

— Pour moi, l'accident ne me semble guère naturel. Il y avait, là-dessous, quelque chose d'arrangé.

— Ça, moi, je n'y crois pas.

— Mais écoute donc seulement ce que disent les gens.

— Eh ! quand les gens racontent une sottise, il faut que tu la répètes.

— Enfin, laissons... N'empêche qu'Antony ne devrait pas venir.

— Et pourquoi ? S'il l'aimait ?...

—Allons donc ! Mais c'est indigne à lui de se montrer dans cette maison !

Les jeunes gens continuèrent à discuter. A l'autre bout de la salle, des hommes causaient tout haut d'agriculture. Les femmes chuchotaient entre elles, en s'inspectant mutuellement. A chaque minute, le maître de la maison sortait et rentrait, passait au milieu des groupes, contant sa douleur à qui voulait l'entendre, repassant les moindres détails, mais avec une telle expression de sincérité sur son visage ravagé, avec un tel tremblement dans la voix, que ceux mêmes qu'il ennuyait l'écoutaient avec compassion. Parfois le silence se faisait, et alors on n'entendait plus qu'un murmure de prières venu de la chambre voisine, auquel se mêlait le tintement de la pluie sur les vitres et le gargouillis sourd des chéneaux. Le froid humide transperçait. L'attente pesait déjà à tout le monde.

Enfin ceux qu'on attendait arrivèrent : la sœur de la morte, son mari, et Antony. Le maître de la maison accueillit distraitement sa famille et se jeta au cou de son ami. Des sourires furtifs d'ironie éclairèrent les yeux des jeunes gens.

Puis, ce fut une rumeur de préparatifs. En hâte, les prêtres enfilèrent leurs surplis, et l'on ouvrit à deux battants la porte de la grande chambre, pleine de serviteurs et de paysans. Au milieu, sur une sorte d'estrade parée de branchages, s'élevait le cercueil

esprit de méthode qui ont déjoué tous les projets allemands et russes, si bien que le paysan polonais, qui fait partie de syndicats, qui a fondé plus de 200 sociétés agricoles de petits propriétaires, une Société Centrale d'agriculture qui compte 34 sociétés régionales avec 4.000 membres, et un millier de cercles agricoles comptant environ 78.000 membres, n'est point du tout semblable au moujik « ignorant et rustre » à l'intelligence obscure, et facilement courbant l'échine aux coups des hoberaux prussiens et des fonctionnaires de la vieille Russie.

Si le fruit de son travail est perdu après les années de guerre, son énergie est encore intacte; il est prêt à recréer ce que la barbarie a détruit.

Ce n'est pas en Pologne que l'on se heurtera à cette bienheureuse routine grâce à laquelle il y a encore chez nous des paysans coupant le blé à la faucille; dans les plus petits villages de Posnanie et en Pologne Prussienne, on emploie les machines agricoles les plus perfectionnées, et la consommation des engrais chimiques est très répandue. Tous les pays polonais sont entrés d'un commun effort dans la voie de la culture intensive et l'*agriculture s'y industrialise* avec de rapides progrès.

Lorsque la création d'exploitations agricoles moyennes aura remplacé le morcellement excessif des propriétés et que les douanes seront uniformes dans toute l'étendue du pays; lorsque le polonais aura le droit de cultiver une terre qu'il n'aura plus besoin d'arracher aux spoliateurs, alors, se sentant libre sur le sol déchiré de sa patrie, il en fera jaillir encore les superbes moissons ensoleillées de la Podolie, où chaque gerbe dans ses épis, chaque chaumière dans le fronton de sa porte emprisonne un rayon.

L. Saisset.

ARMÉNIE ET POLOGNE

Les revendications arméniennes, pour l'autonomie nationale ont trouvé des défenseurs dans le monde entier. Discours des diplomates, amitié des peuples de l'Entente, indignation et horreur aux nouvelles des terrifiants massacres ordonnés par les Jeunes Turcs, volonté de ne pas signer une paix où le nom arménien ne soit inscrit au même titre que celui de la Belgique, de la Serbie, des Tchèques.

La Pologne enchaînée encore, ne peut que témoigner une sympathie muette qui n'en est pas moins ardente.

Comme les Polonais, dispersés aux extrémités du monde, les Arméniens n'ont cessé de vivre parmi les étrangers pour une seule idée d'amour et de régénération nationale. Et dès le début de la guerre, oubliant discordes et divisions, ils se sont unis indissolublement — ceux d'Egypte, de France, et d'Amérique — ils ont donné l'exemple de la concorde et de la conciliation, se sont soumis à la plus rigoureuse discipline pour ne transmettre au monde que le désir unique de toute la démocratie arménienne.

Un comité central englobant tous les courants d'opinion a été institué pour coordonner tous les efforts; ainsi cette petite nation par l'attitude qu'elle vient d'adopter s'est donné une autorité morale digne d'imposer le respect aux plus anciennes organisations des grands états. Et cela, c'est peut-être au milieu de ses épreuves surhumaines, la preuve qu'elle mérite à plus d'un titre, son indépendance : elle saura en user.

La Pologne s'enorgueillit d'une fraternité plus étroite encore avec l'Arménie : c'est la sympathie pour le peuple juif. De tous temps, l'Arménie, voisine de la Judée, et apparentée aux descendants de Noé, a soutenu de ses espoirs la renaissance de Jérusalem; et de même, une partie du plan sémite-sionniste, repose sur une entente juive arménienne et arabe. Au meeting juif de Manchester, le 9 décembre dernier, Sir Mark Sykes s'est exprimé en ces termes : « L'Arménie est un des peuples opprimés, et tant qu'il ne vit pas de sa propre vie, et ne réalise pas ses aspirations nationales, les Juifs ne pourront avoir aucune garantie que la tyrannie qui pèse sur lui, ne pèsera pas aussi sur eux. Tant que les Arméniens ne seront pas libérés, les Juifs ne pourront pas se considérer en sûreté. »

Que les fils d'Israël qui gémissaient sous le joug russe saluent donc avec joie la régénération arménienne, c'est leur cause qui triomphe. C'est le retour à Jérusalem, et c'est surtout, là-bas, la sécurité future.

Aider l'Arménie, c'est donc continuer les traditions de l'amitié polono-juive, et aux trois nations sœurs dans la souffrance, on peut appliquer les paroles de Sir Mark Sykes, car une même communauté les unit : celle de la libération du juif étranger, celle de la reconstitution.

« *RÉP. POL.* »

VARSOVIE

(De notre correspondant).

10 Décembre.

J'imagine que, séparé depuis si longtemps du pays, vous brûlez d'impatience d'avoir de ses nouvelles. Je suis heureuse de pouvoir vous en donner quelques-unes. Quelles furent notre surprise et notre joie, lorsque nous reçumes un numéro de la *République Polonaise*, et que nous déplorons ne pouvoir le recevoir régulièrement! C'est par votre journal que j'ai appris l'élection du professeur Roger au doyennat de la Faculté de Médecine de Paris. J'ai quitté le service à l'Hôtel-Dieu, de ce grand ami de la Pologne, quelques jours avant la guerre.

Nous lisons de temps en temps les journaux français. Je vois qu'on considère toujours les Polonais comme peu aptes à se gouverner eux-mêmes. On nous reproche aussi la sympathie envers ceux qui ont déclaré il y a peu de temps « l'indépendance » de la Pologne. Tranquillisez-les!

Nous n'oublions rien du passé et notre presse périodique garde toute sa dignité nationale. Malgré les privations souvent cruelles, notre activité sociale est d'une intensité vraiment réjouissante. Nous avons entièrement créé la magistrature, le corps enseignant. L'Université de Varsovie compte cette année 1,235 étudiants, à la Faculté de Médecine, de Sciences et de Lettres.

De nombreux lycées et collèges de garçons et jeunes filles prospèrent avec d'excellents professeurs.

Des sociétés scientifiques, Ecoles de hautes études politiques qui n'existaient pas sous le régime tsarien se sont fondées.

Il y a quelques jours, le Congrès des représentants des 19 villes a terminé ses travaux.

La littérature économique et sociale s'enrichit de jour en jour de travaux originaux ou de traductions d'œuvres étrangères, grâce à l'activité de la « Société des économistes et statisticiens polonais ».

L'initiative privée ne connaît pas de limites, et l'abnégation, le dévouement n'ont pas été ébranlés par les négation, le dévouement n'ont pas été ébranlé par les horreurs de la guerre, par des privations de tout genre.

Non seulement à Varsovie, mais dans toutes les villes de province se manifeste cette activité.

Partout on crée des Ecoles normales d'instituteurs et d'institutrices, des écoles professionnelles, agricoles, des arts et métiers.

Si cette lettre vous parvient, je vous écrirai plus souvent.

Quelques mots encore sur notre vie artistique. Le 19 novembre a eu lieu l'ouverture de l'Ecole des Beaux-Arts, dont le directeur est M. Lentz. Les six théâtres de Varsovie ne cessent d'attirer le public. On y joue Wyspianski, Rostworowski, Hertz, des opéras français. La pièce de Farrère « L'Homme qui assasina », est montée d'une façon digne de Paris.

Les porteurs de titres, émis par nos sociétés foncières, par les villes, peuvent être assurés de notre solvabilité.

Débarrassés de nos oppresseurs, nous mettrons en valeurs notre richesse indutrielle et agricole.

S.

(*) Avant la guerre, les villes étaient administrées par les tchinovniks. La langue polonaise était bannie des écoles. (*Réd.*

---

ouvert, semé d'asters blancs, triste et dernière fleur de l'automne. Les fenêtres voilées jetaient une pénombre où la lumière des cierges paraissait encore plus jaune. Lourds d'odeur, les nuages d'encens, blanchâtres, roulaient, puis, déchiquetés, s'éparpillaient.

Peu à peu, la chambre se remplissait.

— Regarde, la voilà! murmura le mari en montrant le cercueil à Antony.

— Ah! fit l'ami en s'approchant, et son regard, plongeant dans le cercueil, y découvrit le visage de la morte.

Et malgré le spasme de plainte qui le pressait à la gorge, malgré la douleur qu'il sentait monter du cœur et lui déboîter le crâne, il regardait, comme s'il eût voulu, pour l'éternité, fixer cette image en son âme. L'aimée gisait là, inerte, faisant une tache livide sur l'oreiller blanc, la mâchoire un peu affaissée, les coins de la bouche empreints d'une indicible amertume, les lèvres pincées fortement. La mort n'avait pas dû venir la prendre à pas de loup, elle l'avait saisie, tout d'un coup, dans l'étreinte d'une douleur atroce, elle l'avait froissée et chiffonnée comme un haillon, et puis jetée là, couverte de meurtrissures sinistres de la lutte. Une énorme majesté planait sur ce cercueil où elle était couchée, maintenant, muette, hautaine dans son calme, souveraine dans son indifférence. Son front bombé respirait la béatitude de ne plus sentir, et dans l'enfoncement de ses yeux, sous les paupières plombées, semblait couver une flamme terrible. L'air était chargé de souffles tragiques, et la grande voix du silence criait la vanité de la vie et la misère de la mort.

On se mit en rang pour la levée du corps. Les surplis blancs tachaient la masse noire des assistants. On eût dit qu'une lueur, transparente et jaune, émanait du visage de la morte, des cierges, des cadres dorés, flottait dans l'air en plaques de reflets, s'avivait aux chênes cirés des consoles, vibrait au bord des feuilles, puis s'en allait en poussière dans le filet de lumière terne qui fusait d'un store entrebaillé.

Les prêtres commencèrent la cérémonie. Leurs voix de basse se mirent à scander les rythmes lourds et pénétrants des psaumes. Et l'amant s'était éloigné, comme pour la regarder plus à son aise au fond de lui-même. Et il lui semblait qu'il s'engourdissait lentement, qu'il sombrait dans le flot montant des souvenirs qui l'envahissaient. Encore un moment, et il sentait qu'il allait se mettre à hurler comme une bête traquée de toutes parts, ou bien qu'il tomberait là pour mourir.

Il la voyait maintenant telle qu'il l'avait laissée quand il était parti. La voix caverneuse des prêtres lui rappelait sa voix, à elle, sa voix murmurante, et réveillait au fond de son cerveau le souvenir de ses dernières paroles : « Nous nous rencontrerons! » Il se répétait ces mots, machinalement, tout en cherchant dans sa poche une lettre d'elle qu'on venait de lui remettre à la gare, et qu'il n'avait pas eu le temps de lire.

— C'est moi qui l'ai tuée, c'est moi, — se dit-il en frissonnant d'une peur subite et d'une horreur de lui-même.

Les chants s'étaient tu. On avait ouvert à deux battants les portes d'entrée de la maison, envahie soudain des clartés pâles de l'automne. Au milieu des pleurs du dernier adieu, on cloua le cercueil, et une petite fille, se jetant dessus, cria : Maman! Maman!

On l'emporta, et les amis de la famille prirent le cercueil sur leurs épaules, tandis que s'élevait, implorant, le chant funèbre qui publiait la puissance formidable du Seigneur, et qui la clamait à tous les échos de ce morne univers d'automne :

Miserere Mei Deus...

Le monde entier semblait couvert d'un linceul. Les chappes noires, tourmentées par le vent, claquaient, et le cortège suivait la route boueuse, tantôt silencieuse, tantôt lançant la grande plainte des psaumes. Les porteurs se relayaient sans cesse. Antony seul, depuis le départ, gardait sa place, appuyant son oreille contre le cercueil, et écoutant. Les cahots de la route s'y répercutaient en chocs sourds, et il lui semblait qu'il portait un fardeau plus lourd que le monde, et qu'il le porterait ainsi toute l'éternité.

Une grande partie du cortège était montée en voiture, car la boue devenait plus profonde. La pluie avait cessé, mais le brouillard, comme un océan gris et mouvant, noyait les champs de chaque côté de la route. Antony maintenant marchait à l'écart. Il ne portait plus le cercueil, et il sentait un certain soulagement. Pour la première fois il se retourna, et rencontrant les yeux des autres, il comprit qu'on l'observait. Le mari l'avait saisi amicalement par le bras. Il se retourna encore et crut voir des sourires malicieux. Une humiliation le prit, il se dégagea doucement et se mit à marcher seul. Un grand vide se faisait en lui. Il comprenait que jamais plus, jamais, il ne retrouverait le bonheur, car le visage de la morte le suivrait partout.

Le cortège était entré dans le bois. Un peuple de fantômes enveloppa Antony. Il les sentit derrière chaque ombre qui lui ramenait un souvenir.

— Nous nous rencontrerons là, — lui avait-elle dit un jour de septembre.

Ah! certes, elle avait tenu parole. Le chant funèbre

A propos de la paix future.
Le Régime de la Pologne

Débats à la Chambre prussienne

Berlin, 21 janvier.

La Chambre prussienne a continué la discussion du budget.

Le député Trampczynski déclare :

Je crois qu'on a voulu d'abord conclure une paix générale à Brest-Litovsk. Si cette guerre se termine par une paix imposée par la force, tous les peuples continueront leurs armements. Nous devons arriver à une paix qui écarte le danger d'une nouvelle guerre. Les objections que l'on fait au règlement de la question polonaise par un tribunal arbitral international ne sont pas fondées. La protection des minorités nationales doit être basée sur des principes juridiques sûrs. Nous espérons que l'on arrivera pourtant à une entente internationale et que les questions nationales litigieuses seront tranchées par un tribunal arbitral. Nous pensons que la force morale de la décision d'un tel tribunal arbitral protègera efficacement les minorités nationales. Dans ce combat pour notre vie nationale, nous combattons exclusivement contre un système de gouvernement et pas contre le peuple allemand ».

Le ministre de l'intérieur Drows déclare :

« Nous nous en tenons fermement au principe que l'on ne doit pas s'ingérer dans les affaires intérieures d'un autre peuple. L'Etat moderne est basé sur l'idée de l'indépendance et de la liberté intérieure. L'idée d'un tribunal international, que nous approuvons, n'est nullement opposée à ce principe et peut parfaitement se concilier avec le principe de l'indépendance, lorsque deux peuples soumettent certains différends à un tribunal international. Mais il s'agit d'une tout autre affaire, lorsqu'on demande à un Etat de soumettre le règlement de ses affaires intérieures à la décision d'une puissance étrangère. Cela est contraire à notre honneur et à notre dignité. Et c'est justement ce que nos ennemis désirent. Ils veulent nous garotter. Lisez donc le discours de M. Lloyd George : « Nous devons transformer le peuple allemand chez lui. » Nous ne nous laisserons prescrire par personne ce que nous avons à faire chez nous. *La pensée d'accorder une sorte d'autonomie à la Prusse orientale et à la Posnanie est absolument indiscutable.* (*Approb.*). Les postes prévus au budget pour la protection du germanisme sont en accord complet avec la déclaration du gouvernement sur la question polonaise. *Le gouvernement s'est déclaré prêt à se montrer plus conciliant envers la Pologne, à la condition que les Polonais renoncent à toute idée de se séparer de la Prusse, soit directement, soit par la voie de l'autonomie.* La situation de la province orientale allemande dépend de l'attitude de la population polonaise elle-même. La Prusse est un Etat et un territoire allemand. C'est la devise que doit accepter la politique polonaise de l'avenir. (*Approb.*) ».

M. Haenisch, socialiste, dit :

« Je souhaite que la Pologne ait les coudées aussi franches que possible pour son activité économique légitime, mais cela n'est possible que dans les limites de l'Etat prussien. Depuis la chute du tsarisme, il n'y a plus d'opposition irréductible entre les peuples allemand et russe. La social-démocratie allemande ne pourra jamais être gagnée à l'idée de la séparation ».

La Situation en Pologne

La misère à Cracovie

Les grèves qui se sont produites dans toute l'Autriche ont revêtu à Cracovie un caractère exceptionnellement grave, motivé d'ailleurs par les préjudices incessants dont la Galicie, pendant toute la guerre, a eu particulièrement à souffrir. Les réquisitions, l'exportation en Autriche et en Allemagne des articles d'alimentation les plus indispensables, sans qu'on tînt compte des besoins élémentaires de la population, ont réduit ce pays et surtout les villes à la plus affreuse famine dont les troubles récents n'ont été que la conséquence.

Outre la grève dans toutes les fabriques et établissements, on en est venu à Cracovie à de sérieuses démonstrations. Un télégramme des députés de la ville au président du conseil, dont l'Agence polonaise centrale à Lausanne a eu communication, en donnera une idée :

« Des milliers de femmes et d'enfants jour après jour parcourent les rues de Cracovie demandant que les autorités municipales leur donnent du pain. Dimanche, lundi et mardi on n'a pas vendu de pain à Cracovie. Depuis une semaine, la population est sans farine. Partout la misère et le désespoir. Nous implorons un secours immédiat. »

Au cours de ces quatre journées de manifestations, des magasins ont été pillés; on a cassé les vitres et les glaces des cafés et des devantures, à la suite de quoi tous les magasins et cafés ont été fermés.

BIBLIOGRAPHIE

La Voix de l'Arménie. — Revue bi-mensuelle, rédaction et administration, 30, rue Jacob, Paris, VIe, le numéro 0 fr. 50.

Nous accueillons avec une grande joie cette nouvelle publication, dont le but est analogue au nôtre, puisqu'il s'agit de fortifier par une connaissance précise, une amitié entre la France et une ancienne et fidèle alliée.

Nous souhaitons le plus grand succès à *la Voix de l'Arménie*, qui naît sous les plus heureux auspices, et dont le Comité de patronage compte d'éminents français.

REVUE DE LA PRESSE

A propos du retour à Brest-Litowsk, nous lisons dans *le Temps* du 27 janvier :

« Si les négociations recommencent à Brest-Litovsk, le problème qui est resté en suspens le 18 janvier se retrouvera au premier plan : le sort de la Pologne, de la Lithuanie et des provinces baltiques doit-il être fixé par des « assemblées représentatives », recrutées sans doute à soutenir que le système soi-disant représentatif est seul approprié au développement actuel des populations. C'est un argument singulièrement injurieux pour l'expérience politique des Polonais, par exemple. Et c'est, en outre, un argument contredit par le témoignage des Allemands eux-mêmes.

« Si l'Allemagne professe que le sort des pays envahis doit être remis aux représentants agréés par les puissances centrales, le premier devoir de la diplomatie allemande était d'appeler à Brest-Litovsk les membres du gouvernement polonais qui siège à Varsovie. Les pourparlers de Brest-Litovsk ont commencé le 22 décembre. Il a fallu plus d'un mois pour que M. de Kühlmann finît par télégraphier au président du conseil polonais, et c'est un refus qu'il vient de lui notifier. Le secrétaire d'Etat allemand donne pour prétexte que les maximalistes ne reconnaissent pas le gouvernement de Varsovie. Est-ce que cela empêchait les délégués austro-allemands de se concerter avec des représentants polonais? Est-ce que l'Allemagne et l'Autriche n'ont pas passé outre au *veto* des maximalistes pour négocier un accord avec des représentants ukrainiens?

« Avant de chercher un prétexte pour exclure les Polonais, M. de Kühlmann aurait dû lire l'article, empreint d'une si remarquable franchise, que la *Gazette de Cologne* a reçu « d'une source très appréciée » et qu'elle a publié en tête de sa première page le 17 janvier. L'auteur déclare ouvertement : « La tentative faite pour constituer une armée polonaise a misérablement échoué. La Pologne n'a donc pas pris part à la guerre, et par conséquent, elle ne peut pas figurer comme sujet aux négociations de paix, mais seulement comme objet. » Si les Polonais ne sont même pas admis dans l'antichambre de la salle où se discute tout l'avenir de leur pays, s'ils sont réduits au rôle d' « objet », c'est donc parce que l'Allemagne ne leur pardonne pas d'avoir refusé de s'enrôler sous des généraux prussiens. Du reste, l'auteur à qui la *Gazette de Cologne* donne l'hospitalité reconnaît que l'Allemagne n'a guère d'amis parmi la population polonaise. Il avoue aussi que l'Autriche a beaucoup plus de sympathies et que « la région austro-polonaise ne cessera pas de souhaiter qu'on lui adjoigne des régions prusso-polonaises ». En lisant ces aveux, on comprend à merveille pourquoi le gouvernement allemand est si peu pressé de faire voter les populations. »

montait dans les branches, se répercutait dans les profondeurs, soulevait des volées d'oiseaux effrayés, retentissait dans l'âme des gens en deuil, et faisait battre tous les cœurs, excepté le cœur de la pauvre morte. Et Antony eut le sentiment désenchanté de cette misère universelle, par l'évocation de ces millions d'existences sans but et sans lendemain, et il ne s'aperçut pas qu'on était arrivé.

— Quelle misère ! se répétait-il.

Et son cœur fut envahi et submergé par la pensée de cette farce sinistre qu'est la vie.

On éleva le cercueil au milieu de l'église. Les tentures noires, le grondement des orgues, faisaient une atmosphère intolérable. Antony, suffoqué, s'enfuit pour respirer un peu. Une auberge de campagne se trouvait à quelques pas. Il y entra, s'y réfugia pour lire enfin cette lettre qui le brûlait. Il avala quelques gorgées d'eau-de-vie, puis, reprenant un peu de calme, il lut :

« Adieu, je sais que je ne te reverrai plus, que ce jour est le dernier, que la nuit où je tomberai sera la nuit éternelle. Je meurs. Je n'ai plus la force d'être heureuse ou malheureuse.

Assez de mensonges, de souffrances, assez de cette vie... J'ai tant besoin de repos et de calme ! Je t'aime comme toujours, mais je sens que même avec toi je n'aurais plus le bonheur. Je me fais horreur à moi-même. J'étais forte, mais pas pour de telles tortures. Je t'aime, toi, le seul homme que j'aie rencontré. Pense à notre enfant. Je n'ai pas pu fléchir Dieu par deux années de martyre, puisque je n'ai pas pu cesser de t'aimer.

Pourquoi n'ai-je pas pu te suivre? Pourquoi ne puis-je vivre sans toi? Pense à moi. Prends notre enfant... Oh ! que j'ai peur de cette nuit !... Mais je vous aime moins que le néant où je vais tomber... tout à l'heure. Assez de mensonges... A toi jusqu'à la fin.

« Hélène. »

Il lut à plusieurs reprises, et il lui semblait, chaque fois, relire quelque chose de nouveau. Les mots : « pense à notre enfant... » le ramenèrent à lui. Il se rappela que cette petite fille, il l'avait vue pleurer, sans que l'amour paternel s'émut en son cœur. C'est que, peu de temps auparavant, il pensait encore à elle presque avec haine. N'était-elle pas la cause de leur séparation? La mère, dès le moment où elle avait donné à son mari l'enfant d'un autre, où elle l'avait vu, fou de joie, presser cette enfant sur sa poitrine et lui donner son nom, la mère avait senti le mensonge de sa vie, comme le fardeau hideux des dissimulations journalières, la peur continuelle du moindre geste et du moindre mot. Elle avait tenté d'effacer sa faute en renonçant à son amant pour jamais; elle avait voulu se racheter par la souffrance. Bref, ils s'étaient séparés...

Oui, au souvenir de ces choses, il sentait une sorte de haine pour cette enfant. Elle lui avait pris sa maîtresse, elle l'avait forcé, lui, à s'éloigner, et il était parti, car la paix de son Hélène lui était plus chère que son propre bonheur.

Il resta longtemps dans cette auberge, et les autres étaient déjà au cimetière quand il les rejoignit. Il vit descendre le cercueil dans la fosse, aussi insensible qu'une pierre. Il n'entendit ni le discours du prêtre, ni le choc sourd des pelletées de terre. Il ne voyait que le visage de la morte et l'expression amère de sa bouche.

(A suivre.)

(Traduit du polonais par Paul Cazin et Henri Grappin.)

Directeur-Gérant : L. CHOLESKI. — Secrétaire de la Rédaction : J. JANUSZEWSKI. — Administrateur : J. M. ZIMOCKI

Chaque abonnement au journal *La République Polonaise* donne droit à deux brochures-primes : *La Petite Histoire de Pologne*, et les *Romanciers Polonais*.

Imprimerie M. Flinikowski, 216, Boulevard Raspail, Paris.